

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 150 (2005)
Heft: 2

Artikel: Falloujah, au cœur de la bataille
Autor: Soudan, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Falloujah, au cœur de la bataille

Après une farouche résistance, les *moudjahidine* ont abandonné la ville aux troupes américaines. Combat fondateur ou chant du cygne? Ce que les Américains appellent le « Sunniland », le pays sunnite, étant ce qu'il est – en état d'insurrection larvée depuis l'invasion en mars 2003 –, les Marines sont déjà passés à autre chose. Laisant derrière eux les ruines fumantes de Falloujah, c'est de Mossoul, au Nord, et de Jabella, dans la province de Babylone, qu'ils s'occupent en cette fin novembre 2004¹.

■ François Soudan

Traquer, nettoyer, éradiquer, traquer à nouveau: dans cette guerre de Sisyphe qui leur a déjà coûté plus de 1100 morts, les quelque 140000 militaires américains déployés en Irak ne jouent plus depuis longtemps aux *war games* face à une résistance de plus en plus opérationnelle.

La bataille dont Falloujah a été le théâtre, du 8 au 20 novembre, restera à cet égard exemplaire. Combat fondateur ou chant du cygne des *moudjahidine*? Il est sans doute trop tôt pour le dire. Une chose est sûre: cet affrontement, le plus long et le plus dur depuis la chute de Saddam Hussein, a été perçu dans tout le monde arabe comme un acte de résistance héroïque et, aux États-Unis, comme une victoire digne de celle d'Iwo Jima, pendant la Seconde Guerre mondiale. A chacun son triomphe en somme, fût-il, dans un cas comme dans l'autre, surévalué. Le voile de poussière dissipé, l'odeur mêlée de la poudre et des cadavres évanouie, reste l'histoire, banale et sanglante, de David écrasé par Goliath.

C'est à la mi-octobre que l'enfer commence à s'abattre sur Falloujah. Déjà frondeuse sous Saddam Hussein, cette ville de 300000 habitants, à 56 km à l'ouest de Bagdad, célèbre pour sa centaine de mosquées aux minarets verts, est, aux yeux des Américains et du premier ministre Iyad Allaoui, une sorte de tumeur cancérigène d'où prolifèrent, à travers tout le triangle sunnite, d'inacceptables métastases.

Dans cette république islamiste en miniature règne, hors de tout contrôle, un conglomerat hétéroclite – et souvent conflictuel – de combattants étrangers, d'ex-baasistes, de fidèles du raïs déchu, de déserteurs de la nouvelle armée irakienne et d'islamistes locaux, le tout sous la houlette d'imams, de seigneurs de la guerre et de chefs *moudjahidine* communiant dans une même haine de l'envahisseur.

En avril 2004, déjà, 2000 Marines avaient tenté de pénétrer dans Falloujah, avant de rebrousser chemin face aux protestations du Gouvernement intérimaire irakien et de la quasi totalité des dignitaires religieux

du pays, chiites compris. Trois jours de combat avaient fait alors 600 victimes civiles. Cette fois, la donne a changé. Les leaders chiites ont intégré le jeu politique et le Gouvernement Allaoui est aux ordres: rien ne s'oppose plus à l'offensive finale. L'opération « PHANTOM FURY » est en marche.

Pendant quinze jours, l'aviation américaine bombarde Falloujah. Elle lance des tracts aussi, incitant la population terrorisée à fuir par le Nord-Ouest, seule voie ouverte. Plus de la moitié des habitants, peut-être les deux tiers, quittent la ville. Parmi les fuyards se cachent la plupart des chefs de l'insurrection: l'émir Abdallah al-Janabi, le leader de la « brigade des drapeaux noirs », Omar Hadid, ainsi que, vraisemblablement, le Jordanien Abou Mousab al-Zarqaoui, l'homme dont la tête vaut 25 millions de dollars. Restent dans Falloujah 50000 civils terrés chez eux sans eau ni électricité, ainsi que 2-3000 combattants volontairement pris au piège, une arrière-garde acéphale divisée en une multitude de petits groupes dont le but est de mourir après avoir tenu jusqu'au bout.

¹ Nous reprenons ce texte paru dans Jeune Afrique l'Intelligent, novembre-décembre 2004, pp. 30-37, avec l'aimable autorisation de son rédacteur en chef.

Face à ces résistants armés de *Kalachnikov* et de lance-roquettes *RPG*, de petits mortiers tout au plus, l'armée américaine a déployé toute sa démesure: 12000 *Marines*, 300 blindés de toute nature, une centaine d'hélicoptères et d'avions de reconnaissance et de bombardement. A leurs côtés, 2500 soldats gouvernementaux irakiens dirigés par deux généraux tout droit issus de l'armée de Saddam: Abdallah al-Shahwani et Jassem Mohan. Les Américains se méfient de ces supplétifs, qu'ils jugent à la fois incompetents et infiltrés par la résistance, depuis qu'en avril 2004 la quasi totalité de la brigade Falloujah a rejoint avec armes et bagages les rangs des *moudjahidine*. Mais pour *irakiser* la répression et, accessoirement, *nettoyer* les mosquées où se cachent les résistants, leur présence est indispensable.

Le 4 novembre, surlendemain de la réélection de George W. Bush (sans doute n'est-ce pas tout à fait un hasard), l'encerclement de Falloujah est achevé. La veille, les derniers civils en fuite, surtout des femmes et des enfants, ont été conduits par des unités irakiennes vers des camps de réfugiés. Ces soldats se comportent parfois comme des soudards: des cas d'outrages sexuels, parfois de viols, sont signalés. Falloujah est coupée du monde. Des hélicoptères survolent en permanence l'Euphrate pour interdire toute traversée, et le bataillon britannique *Black Watch*, appelé en renfort, s'installe en deuxième ligne pour resserrer encore les mailles du filet. Le 6 novembre, Allaoui proclame l'état d'urgence pour deux mois. «La fe-



Fedayins en action.

nêtre de négociations avec les insurgés est fermée», explique-t-il, avant de se rendre aux portes de Falloujah pour galvaniser ses bataillons.

En un effort désespéré pour desserrer l'étau, la résistance tente alors de déclencher une offensive générale dans tout le triangle sunnite. À Samarra, Ramadi, Baaqouba, Tikrit, puis plus tard à Mossoul, aux marches du Kurdistan, attentats et assassinats se multiplient. Trop tard. Ces feux du désespoir brûleront deux jours, sans rien changer au sort de Falloujah. Le dimanche 7 novembre, peu avant l'aube, une bombe américaine réduit en cendres l'hôpital saoudien Nazzal en plein centre-ville: vingt morts, dont plusieurs médecins. Bavure? Non. A l'instar des mosquées, les hôpitaux de la ville sont en effet considérés comme des objectifs militaires où se cachent les *terroristes*. Et comme des lieux de propagande où l'on peut à loisir gonfler le nombre des victimes.

A preuve, l'attaque sur Falloujah commence, le soir du 7 novembre, par la prise de l'hôpital général situé à la périphérie Ouest de la cité. Médecins et patients sont forcés de s'allonger sur le sol, face contre terre, par les éléments des Forces spéciales américaines. Bilan: cinq suspects arrêtés, dont un Syrien, quelques *Kalachnikov* et une grenade saisis.

Lundi 8 novembre avant l'aube, deux détachements de *Marines* s'emparent des deux ponts sur l'Euphrate, après avoir essuyé le feu nourri d'une cinquantaine de *moudjahidine* postés sur la rive gauche du fleuve. Au même moment, des colonnes de blindés percent les remblais défensifs érigés par les insurgés autour de Falloujah et pénètrent dans les quartiers de Jolan et d'Askari suivant un axe Nord-Sud. De toutes les mosquées de la ville encore debout résonnent des appels enflammés au *djihad*. C'est alors que les spécialistes américains de la

guerre psychologique ont une idée de génie, en réalité, une idée effarante, très symbolique de leur arrogance et du gouffre culturel qui sépare l'Amérique impériale du reste du monde. Montés sur des tout-terrains *Humvee*, d'énormes haut-parleurs vont, pendant plusieurs jours, diffuser en boucle la musique *hard-rock* du groupe AC/DC, entrecoupée de messages publicitaires pour Coca-Cola et M & M's, afin de couvrir la voie du *muezzin*.

Mardi 9 novembre, les chars *Abrams* ont atteint le centre de Falloujah avec une relative facilité. Dans le ciel, les chasseurs-bombardiers *F-18*, les fortes-resses volantes *AC-130* avec leurs canons de 105 mm et les drones armés tirent sur tout ce qui bouge. La disproportion des forces en présence est telle que tout paraît facile. Mais progresser à l'abri d'un blindé est une chose, venir à bout des multiples poches de résistance en est une autre.

Répartis à travers toute la ville en groupes autonomes de 15-20 combattants, les *moudjahidine* harcèlent sans relâche les *Marines*. Certains portent des *joggings* et se couvrent le visage d'un *keffieh*, d'autres des vêtements et des bandanas noirs, d'autres encore des uniformes couleur chocolat de la Garde nationale irakienne, voire la vareuse vert olive de l'ancienne armée baasiste. Parmi eux, environ 300 étrangers, Saoudiens, Yéménites, Syriens, Marocains, Tchétchènes, Egyptiens, Jordaniens, Tunisiens, Algériens issus de cette brigade internationale islamiste qu'a constituée Zarqaoui. Ils se déplacent sans



Evacuation d'un blessé.

cesse, prennent des risques insensés, se jettent sur les chars et combattent jusqu'à la mort. Une cinquantaine de *snipers*, tireurs d'élite professionnels ayant servi au sein de la Garde républicaine de Saddam Hussein, ont pris position dans des bâtiments en ruine. Ce sont eux qui tueront le plus d'Américains au total (51 *Marines* seront abattus et 425 blessés, souvent gravement, pendant la bataille de Falloujah). Eux aussi seront les plus difficiles à réduire. Un unique *sniper* parvient ainsi à bloquer 150 *Marines* pendant six heures: il faudra 4 bombes larguées depuis un *F-18*, 35 obus de canon de 155 mm, 10 tirs de char *Abrams* et 30000 balles de fusil-mitrailleur pour en venir à bout. Quant à la prise de la mosquée Al-Hadra al-Mohamedia, défendue par une trentaine de résistants, elle nécessitera seize heures de combats acharnés.

Survivant comme ils le peuvent dans ce Stalingrad arabe, les habitants de Falloujah sont

épouvantés et affamés. Il n'y a plus d'ambulances (tous les véhicules, considérés par les Américains comme potentiellement piégés, ont été détruits), plus de médecins, plus d'hôpitaux, plus de nourriture, plus d'eau. Des centaines de civils, un millier si l'on en croit le Croissant-Rouge irakien, vont mourir pendant cette semaine infernale, écrasés sous les bombes ou tués par les *Marines* qui les confondent – y compris les enfants – avec des résistants. Connaîtra-t-on un jour le nombre exact des victimes? Sans doute pas: les Américains ont toujours fait savoir que ce chiffre-là ne les intéressait pas, et les organismes indépendants comme l'Iraq Body Count, qui a recensé 18000 morts civils depuis le début de la guerre, ont le plus grand mal à enquêter.

Le 10 novembre, les *Marines* contrôlent 80% de Falloujah, désormais jonchée de corps à demi dévorés par les chiens. Le 12, l'odeur des cadavres est

insupportable et des cas de typhoïde sont signalés. Dans les ruelles du quartier de Jolan, au fond de boutiques détruites, les Américains découvrent des prisons clandestines, des stocks d'armes et de munitions, des mines dans des paniers en osier, une caisse de grenades à main allemandes datant de la Seconde Guerre mondiale et même une *Ford Explorer* immatriculée au Texas, dont le coffre est rempli de sacs de nitrate de sodium. Aux côtés d'obus de 155 mm sont soigneusement rangées des boîtes de téléphones cellulaires: la recette de la bombe souterraine qui a fait sauter des dizaines de *Humvee*. Il suffit en effet de relier le portable à l'obus par un fil électrique, puis de le scotcher contre la paroi et d'enterrer le tout. L'explosion se déclenche à distance sur un simple appel.

Samedi 13 novembre, six jours après le début de l'opération «PHANTOM FURY», le commandement américain annonce que le nettoyage final de Falloujah est en cours. Si l'on en croit Kassem Daoud, le conseiller à la sécurité d'Iyad Allaoui, 1200 rebelles ont été abattus et 1450 arrêtés. Seuls se battent encore quelques groupes isolés, qui résisteront dans le secteur de la zone industrielle, au sud de la ville, jusqu'au 18 novembre. C'est ce même samedi qu'un cameraman de la chaîne NBC, Kevin Sites, filme à la dérobée l'exécution par un Marine d'un moudjahidine blessé, allongé sur le sol d'une mosquée. Le corps tressaute, le sang gicle sur les murs. L'image fera le tour du monde sans émouvoir outre mesure. Pour une scène de ce type filmée, combien d'autres dont nul ne saura jamais rien?



Capture d'un prisonnier blessé.

L'heure est désormais au tri et aux interrogatoires des survivants. Dans les locaux de la gare ferroviaire de Falloujah, qui leur sert de quartier général, les officiers de renseignements américains font défiler les hommes de la ville – ou ce qu'il en reste. Deux collaborateurs irakiens, la tête recouverte d'une cagoule, désignent du doigt les *terroristes* présumés. Les mains, les chevilles, les poignets, le cou et la chevelure de tous les suspects sont soigneusement examinés pour y détecter les traces de poudre, le frottement d'une lanière de *Kalachnikov* ou l'impact d'une cartouche. «Vous comprenez, explique un *Marine*, le seul moyen de distinguer un civil d'un terroriste c'est quand il vous tire dessus.»

Qui a gagné à Falloujah? L'armée américaine, bien sûr: il ne pouvait en être autrement. Triomphants, les gamins de l'Amérique profonde qui ont rasé la cité ont remplacé sur les

pans de murs le slogan des résistants «Vive les moudjahidine» par un «Vive les tueurs de moudjahidine» («*Muj killers*») vengeur. Mais si prendre une ville signifiait gagner une guerre de contre-insurrection ou de contre-guérilla, alors les Français auraient remporté la guerre d'Algérie après la bataille d'Alger, les Américains celle du Vietnam après Hué et les Russes celle de Tchétchénie après Grozny.

En annonçant, le 24 novembre à Washington, que l'armée américaine allait augmenter encore ses effectifs en amont de l'élection générale du 30 janvier prochain, Donald Rumsfeld a d'ailleurs retrouvé les accents de Robert McNamara il y a quarante ans, en plein marasme vietnamien: encore un petit effort pour le dernier quart d'heure... Un quart d'heure, comme on le sait, qui peut se prolonger indéfiniment, jusqu'à la délivrance ou jusqu'à la déroute finale.

Qui a perdu à Falloujah ? Les insurgés bien sûr : là aussi, il ne pouvait en être autrement. Zarqaoui et les chefs moudjahidine n'ont plus de refuge, plus de base arrière, plus d'émirat où faire régner leur ordre taliban.

Mais ils sont en vie et en fuite, ainsi que la moitié environ des combattants de la ville des mosquées, sans doute les meilleurs, prêts à frapper ailleurs, n'importe où, à Bagdad et dans le Triangle sunnite. Pour eux, la mort des martyrs de Falloujah n'est pas une fin, mais un acte politique d'immolation, l'aube d'une nouvelle insurrection.



F. S. *Des Marines épuisés.*

«RMS»: collaboration franco-suisse

Depuis quelque temps paraît en France *Histoire mondiale des conflits*, une revue d'excellent niveau, au graphisme attractif et richement illustrée. Un des fidèles auteurs de la RMS, Philippe Richardot, siège à son Comité scientifique. En septembre-octobre 2004, *Histoire mondiale des conflits* proposait un numéro thématique sur «Le futur de la guerre – Rétrospective – Analyse – Perspective», qui comprend une quinzaine d'articles courts, denses mais accessibles. Ils sont tous signés par trois officiers suisses qui forment le «noyau central» de la RMS : le Lt col EMG Ludovic Monnerat, le cap Pierre Streit et le maj EMG Alexandre Vautravers. C'est la qualité et le sérieux de leurs études et de leurs analyses qui vaut à ces trois Romands un impact qui dépasse nos frontières. Les responsables de *Histoire mondiale des conflits* prévoient d'accueillir d'autres auteurs suisses romands.

«Histoire mondiale des conflits», Service des abonnements, Editions Harnois, BP 90,
F-84405 APT Cedex – Fax: +33 (0)490 04 48 68

Courriel: abonnement@harnois-editions.fr/site – Internet www.harnois-editions.fr